

Jacques Le Rider

**ROMAIN ROLLAND
ET
MALWIDA VON MEYSENBUG**

Conférence prononcée à la Sorbonne
Amphithéâtre Louis Liard, le 30 octobre 2003

Association Romain Rolland
Étude rollandienne n° 4

Dans plusieurs textes autobiographiques Romain Rolland a évoqué la figure de Malwida von Meysenbug avec une affection fervente qui ne laisse aucun doute sur l'importance éminente, pour l'un, mais aussi pour l'autre, de cette rencontre entre le jeune homme qui avait vingt-trois ans dans l'été 1889 au moment de leur première rencontre à Versailles, à la villa Amiel, dans la maison de Gabriel Monod, et la vieille dame de soixante-treize ans. Dans ses *Mémoires*, Romain Rolland suggère que Malwida, durant son séjour à Rome, incarna pour lui la culture allemande dont il avait craint de devoir se détourner. « En 1889, écrit-il, l'Italie n'avait rien qui attirât un jeune esprit obsédé, comme le mien, par les problèmes du présent. [...] La musique jetant son poids dans la balance, j'eusse choisi l'Allemagne. J'aurais aimé à voir de près ces conquérants de l'heure : Bismarck et Wagner... (Pour ce dernier, j'arrivais trop tard [...]). »¹ Malwida von Meysenbug avait été une des amies les proches de Richard Wagner depuis la fin des années 1850. Elle restait une intime du cercle de Bayreuth, de Cosima Wagner et des enfants du Maître, en particulier de Siegfried Wagner. Elle qui avait été une militante démocrate de la Révolution de 1848, puis était devenue à partir des années 1860 une « nationale libérale ». Elle avait vibré de toutes ses fibres affectives durant les années cruciales qui avaient conduit à la réalisation de l'Unité allemande et à la proclamation du Reich de 1871. Elle

¹ Romain Rolland, *Mémoires*, Paris, Albin Michel, 1956, p. 73.

appartenait au cercle des amis intimes de Bernard von Bülow, le futur chancelier du Reich, qui avait épousé en 1886 une fille de son excellente amie romaine et wagnériste Laura Minghetti ; durant les trois ans que Bernard von Bülow devait passer à Rome, comme ambassadeur, entre 1894 et 1897, Malwida fut une habituée du palais Caffarelli, la résidence de l'ambassadeur d'Allemagne. Lorsque Romain Rolland se lie avec cette grande dame de l'histoire culturelle du XIXe siècle européen, c'est donc bien de l'Allemagne wagnérienne, bismarckienne et wilhelminienne qu'il se rapproche.

Quand il avait été présenté à Malwida par son maître Gabriel Monod, quand il lui avait fait sa première visite, à Rome, en janvier 1890, Romain Rolland ne se doutait même pas qu'il avait affaire à l'une des femmes les plus connues d'Allemagne. En 1889-90, la notoriété de Malwida von Meysenbug n'avait pas encore percé jusqu'en France. Mais en Allemagne, ses *Mémoires d'une idéaliste*, publiées dans leur version complète en 1876, avaient un succès considérable et connaissaient de fréquentes rééditions. Le nom de Malwida von Meysenbug était inséparable de ceux de Nietzsche et de Wagner. Elle était une figure historique du mouvement révolutionnaire de 1848-49, respectée par le mouvement féministe libéral comme une illustre pionnière, elle était acceptée et reconnue dans la culture officielle du Reich, malgré son passé d'aristocrate rouge et de révolutionnaire contrainte à l'exil à Londres entre 1852 et 1862.

Romain Rolland ne se doutait de rien. « Je ne me souvenais même plus exactement de son nom, écrit-il dans ses *Mémoires*. Je l'appelais 'de Meysingen', 'de Meysenberg'... Et ma première visite du 30 janvier [1890] ne fut pas très chaleureuse. »² En l'espace de quelques semaines, une relation exceptionnellement forte allait pourtant se nouer. Désormais, Romain Rolland allait s'attacher à Malwida, à « cette chère amie, qui me fut une seconde mère, qui m'a aimé, que j'ai aimée, d'une affection pleine et profonde. »³

Mais, ajoute Romain Rolland, « était-ce pour elle que j'avais tant de joie (que je lui montrais) à venir la voir dans la vieille maison près

² *Mémoires*, p. 94.

³ *Mémoires*, p. 95.

du Colisée ? C'est que j'y avais rencontré, dès le premier soir, deux jolies filles. [...] Ma vieille amie, à qui je m'étais confiée, l'avait pris beaucoup moins allègrement. La bonne Malwida ne s'est jamais doutée des catastrophes du sentiment qui se produisaient à ses côtés et qu'elle avait souvent provoquées. »⁴

Les deux jeunes filles que Romain Rolland avaient croisées lors de sa première visite chez Malwida étaient les sœurs Guerrieri-Gonzaga. On sait que Romain Rolland était tombé amoureux de Sofia, la future Sofia Bertolini, qui était alors toute jeune encore, âgée de quinze ans seulement au moment de ces premières rencontres dont Malwida von Meysenbug avait été l'intermédiaire involontaire. Si Romain Rolland ajoute dans ses *Mémoires* que Malwida était coutumière du fait et « ne s'est jamais doutée des catastrophes du sentiment qui se produisaient à ses côtés et qu'elle avait souvent provoquées », nous pouvons y voir une allusion aux déboires de Nietzsche causés par les projets de mariage conçus pour lui, avec les meilleures intentions du monde, par la maternelle Malwida, et surtout à la rencontre de Nietzsche avec mademoiselle Lou von Salomé à Rome, chez Malwida von Meysenbug.

« L'amitié de Malwida m'avait sortie du monde 'noir' où se cantonnaient les pensionnaires du Palais Farnèse, poursuit Romain Rolland ; et, innocemment, comme elle faisait toujours, elle me lança dans le monde d'en face et la société internationale. [...] La grande porte de Cosmopolis me fut ouverte par Donna Laura Minghetti. »⁵ Née Laura Acton, descendante d'une famille anglaise de Naples, celle-ci avait épousé en premières noces le diplomate Domenico Beccadelli di Bologna, prince de Camporeale, mort en 1863, et en secondes noces l'homme politique libéral conservateur, proche collaborateur de Cavour, plusieurs fois ministre et Président du Conseil, Marco Minghetti, mort en 1886. Malwida von Meysenbug avait rencontré Laura Minghetti et sa fille Maria, d'abord comtesse Dönhoff, puis divorcée et remariée avec Bernard von Bülow, à Bayreuth, lors du Festival de 1876.

⁴ *Mémoires*, p. 95-96.

⁵ *Mémoires*, p. 100.

Cette évocation de grandes familles aristocratiques m'amène à présenter un peu plus en détail l'étonnante personnalité de Malwida von Meysenbug, le plus souvent réduite à une notice biographique colportée d'ouvrage en ouvrage et que l'on rencontre au détour de quelques chapitres importants de l'histoire culturelle européenne du XIXe siècle.

Dans la rencontre de Malwida von Meysenbug et Romain Rolland, ce ne sont pas seulement deux générations, celle d'une grand-mère et celle d'un petit-fils, qui se rencontrent, ce sont deux mondes profondément différents qui se révèlent l'un à l'autre, deux milieux sociaux, deux cultures littéraires, artistiques et politiques étrangères l'une à l'autre. Toutes proportions gardées, Malwida von Meysenbug était aussi éloignée de l'univers natal de Romain Rolland que Tolstoï ou Gandhi. C'est sans doute cela aussi qui la rendait si captivante et si fascinante pour son jeune ami et protégé.

Malwida était née en 1816, neuvième enfant de Carl Rivalier von Meysenbug, un descendant de Huguenots français, de protestants qui avaient quitté la région de Nîmes au moment de la Révocation de l'Edit de Nantes. Carl Rivalier avait fait une brillante carrière de haut fonctionnaire et de ministre en Hesse électorale, *Kurhessen*, à la cour de Kassel. Un des passages les plus intéressants des *Mémoires d'une idéaliste* condense les souvenirs de famille relatifs à la période de l'Empire napoléonien, durant laquelle Kassel avait été la capitale du royaume de Westphalie. Le père de Malwida, Carl Rivalier, anobli en 1825, fut un zélé serviteur de l'ordre réactionnaire de la Confédération germanique à l'époque de Metternich. À Kassel, il passait pour le bras droit du prince, dont on déplorait l'étroitesse d'esprit tout à fait digne d'un principicule despotique de l'ordre ancien replâtré en 1815, et pour le courtisan un peu trop servile de la maîtresse du prince, une parvenue hautement impopulaire. Dans son *Histoire de l'Allemagne au XIXe siècle*, l'historien prussophile Treitschke n'a pas de mot assez dur pour parler de ce Rivalier von Meysenbug qui s'était mis au service d'une politique alignée sur la cour de Vienne et qui osait se montrer hostile aux prétentions hégémoniques prussiennes. Mais Malwida parle de son père avec piété filiale. Pour la jeune fille qu'elle était alors, les agitations révolutionnaires de 1830-1831 furent un cataclysme qui brisa le

monde de son enfance. Les insurgés avaient cerné l'hôtel particulier du ministre von Meysenbug. Des pavés avaient atterri dans le salon familial. Quelques semaines plus tard, le prince régnant ayant abdicé en faveur de son fils, Carl Rivalier von Meysenbug était parti avec le monarque détrôné pour entamer une vie d'errance de château en château, ses responsabilités se limitant désormais à gérer la liste civile du prince et ses dettes faramineuses envers la banque Rothschild de Francfort. Peu après les malheurs politiques de 1831, Ernestine von Meysenbug, la mère de Malwida, avait préféré quitter Kassel, pour aller s'installer à Detmold, capitale d'un Etat beaucoup plus petit que la Hesse électorale, où la sœur aînée de Malwida, Julie avait épousé le maréchal de la cour de Lippe-Detmold, Funck von Senftenau, et où l'un de ses frères, Carl von Meysenbug occupait un poste de haut fonctionnaire.

Dans cette ville très provinciale, Malwida devait faire la connaissance du cercle du fils de pasteur et étudiant de théologie Theodor Althaus, avec qui elle aurait désiré se marier, et qui l'entraîna dans la mouvance du christianisme social et du radicalisme démocratique. À la veille des événements de 1848, Malwida se tenait à la limite entre le monde ancien, celui de son père et de sa famille, un monde aristocratique enraciné dans les valeurs d'Ancien Régime, et le monde nouveau qui lui avait paru si terrible en 1830-1831 et dans lequel elle allait entrer résolument en 1848.

Par un concours de circonstances, Malwida se trouvait à Francfort au début de l'année 1848. Son père venait de mourir à la fin de décembre 1847. Malwida, alors dans sa trente-deuxième année, restée célibataire après que l'homme qu'elle aimait, Theodor Althaus, avait épousé une autre femme et quitté Detmold, put assister aux séances du Parlement préliminaire de Francfort, réuni dans la Paulskirche, l'église Saint-Paul, pour préparer les élections générales qui devaient désigner les députés du Parlement de Francfort quelques mois plus tard. Les chapitres des *Mémoires d'une idéaliste* sur ces événements décisifs de l'histoire de l'Allemagne et de l'Europe centrale sont un témoignage de première main que l'on trouve cités dans la plupart des anthologies de documents historiques.

Depuis la fin des années 1840, Malwida était en contact avec cer-

tains cercles démocrates et républicains allemands. C'est, pour ainsi dire, progressivement, qu'elle se trouve entraînée dans le mouvement révolutionnaire, par « idéalisme actif », sans posséder aucune culture politique militante, mais avec de fortes convictions éthiques et des rêves de régénération morale et culturelle de la société allemande. À l'époque, l'Unité allemande n'était pas au premier plan de ses préoccupations. On est frappé de constater que, dans ses lettres des années 1840 et dans ses premiers textes, Malwida n'évoque presque jamais la question nationale, alors que la question sociale, l'égalité des droits et des devoirs civiques pour les femmes, la réforme éducative, les libertés individuelles, sont des enjeux qui la passionnent. Plus tard, dans les années 1850, à Londres, dans le milieu cosmopolite des exilés politiques, elle commencera par mesurer l'acuité des problèmes nationaux polonais, hongrois, italien, avant de s'identifier dans les années 1860 à la cause de l'unité nationale allemande sous l'égide de la Prusse.

Après avoir assisté à plusieurs séances du Parlement préliminaire de Francfort, après avoir séjourné en octobre et novembre 1848 à Berlin et suivi les débats de l'Assemblée Nationale de Prusse, Malwida vécut comme un traumatisme le terrible automne 1849 et la répression sanglante des différents mouvements révolutionnaires allemands. Elle ne pouvait plus songer à revenir s'installer à Detmold pour vivre avec sa mère et sa sœur. Elle franchit alors un pas extrêmement audacieux de la part d'une fille de bonne famille. Elle décide au 1850 de partir pour Hambourg et de s'inscrire à « l'Université pour le sexe féminin » qui vient d'y être créé par un groupe de démocrates et qui reste dans les annales de l'histoire culturelle allemande comme un des projets pilotes issus du mouvement de 1848. Ces deux années qu'elle passe à Hambourg seront une césure irréversible. Désormais, Malwida ne reviendra plus en arrière. Elle deviendra une figure de proue de l'avant-garde politique démocrate et républicaine de sa génération. Inévitablement, elle est inscrite sur la liste des personnalités suspectes et surveillées par la police. En 1852, lors d'un séjour à Berlin, sa chambre est perquisitionnée, quelques correspondances réputées séditieuses sont saisies. Elle décide alors de devancer l'arrestation et la probable incarcération, revient en toute hâte à Hambourg et, avec l'aide de ses amis démocrates, s'embarque sur le premier bateau en par-

tance pour Londres.

D'abord accueillie et soutenue par Gottfried et Johanna Kinkel, autour desquels gravite un cercle non marxiste, voire antimarxiste d'exilés politiques allemands, Malwida, réduite à gagner sa vie comme préceptrice, gouvernante et enseignante d'allemand, a la grande chance de rencontrer Alexandre Herzen et d'être invitée par lui à prendre en main l'éducation de ses deux filles Natalie et Olga. Herzen est un écrivain, un intellectuel et un révolutionnaire russe de premier plan. Il a pu sauver sa fortune personnelle et vit confortablement. Ami généreux, sincèrement admiratif, de Malwida von Meysenbug, il introduit celle-ci dans tous les cercles d'exilés politiques de Londres et l'associe à son réseau de contacts et de correspondances européens. Herzen et Malwida communiquent principalement en français, un peu aussi en allemand ; Malwida s'initie au russe et Herzen l'aide à traduire plusieurs de ses textes en allemand.

À Londres, Malwida découvre son génie propre. C'est un génie de la rencontre et de l'amitié, qui, sur le terrain littéraire, se traduit par un génie du portrait et de l'autobiographie entendue comme le lieu de convergence et de croisement d'une quantité de destins exceptionnels. Le premier volume des *Mémoires d'une idéaliste*, publié en français, à Genève, en 1869, grâce à l'Imprimerie russe de Herzen, était encore centré sur la vie de Malwida. Les deux autres volumes, publiés en allemand en 1876, auront un horizon beaucoup plus large. L'autobiographie méritera alors pleinement le titre de « mémoires ». Il y sera question autant, et même plus, des personnalités rencontrées et des situations historiques vécues que de la vie personnelle de Malwida.

La période la plus intense et la plus heureuse de la vie londonienne de Malwida, dans la maison Herzen, prend fin en avril 1856, au moment où Natalie Ogareff, la femme de l'ami intime d'Alexandre Herzen, s'installe sous le même toit que la famille Herzen et, devenue la maîtresse de Herzen, régente la maisonnée. Malwida se sent supplantée. Elle qui s'est si profondément attachée à Natalie Herzen et plus encore à la petite Olga Herzen, se voit traiter comme une simple gouvernante. Elle quitte la maison Herzen avec dépit – mais aussi avec désespoir - et tombe à nouveau dans la solitude et la gêne matérielle. C'est durant cette deuxième phase de son exil à Londres que Malwida

se met sérieusement à l'écriture. Elle écrit pour des revues. Elle compose son premier roman (qui ne sera jamais publié). Et surtout, elle décide d'écrire ses mémoires.

En 1855, elle fait connaissance avec Richard Wagner, de passage à Londres à l'occasion d'une tournée de concerts en Angleterre. Cette première rencontre n'a pas été vraiment amicale. Elle a parlé de Feuerbach, alors que Wagner ne jurait plus que par Schopenhauer. Mais en 1859-1860 et en 1860-1861, à l'occasion de séjours à Paris, Malwida revoit Wagner et noue avec lui une amitié solide et durable. En mars 1861, elle assiste à la répétition générale, puis à la fameuse première à scandale de *Tannhäuser*.

C'est le 13 décembre 1862, dix ans après sa première installation à Londres, que Malwida von Meysenbug quitte Londres pour l'Italie, en compagnie de Natalie et Olga Herzen. Entre temps, Malwida s'est réconciliée avec Herzen père et ce dernier s'est résigné à laisser partir ses filles loin de lui pour les confier à celle qui sera désormais la mère adoptive de la petite Olga. Elles arrivent à Florence le 20 décembre 1862, où elles sont accueillies par Alexandre Herzen fils. Sacha Herzen est un médecin physiologiste. Il travaille dans le laboratoire du Pr Moritz Schiff, qui est lui-même un ancien quarante-huitard exilé d'Allemagne, à l'Université de Florence.

Désormais l'Italie sera le pays d'adoption de Malwida von Meysenbug. En 1874, suivant une tradition des écrivains et des artistes allemands, bien ancrée depuis l'époque du *Voyage en Italie* de Goethe, elle s'installera à Rome ; elle élira domicile dans la via della Polveriera, un quartier à l'époque encore populaire et peu construit, situé entre le Colisée et Saint-Pierre-aux-Liens, où Romain Rolland lui rendra visite, seize ans plus tard, en janvier 1890. En 1866, à Florence, le jeune Gabriel Monod, venu pour un séjour d'études et de recherche, a fait connaissance avec Sacha Herzen qui l'a introduit chez Malwida et chez ses deux sœurs Natalie et Olga. C'est en 1873 seulement que Gabriel Monod pourra se marier avec Olga. Ses parents avaient longtemps désapprouvé ce projet de mariage, effrayés par le parfum de bohème et de sédition politique qui entourait les noms d'Olga Herzen et de Malwida. Alexandre Herzen père, mort en janvier 1870 au cours d'un séjour à Paris, avait lui aussi été défavorable à ce mariage : il trou-

vait Gabriel Monod trop collet monté et trop universitaire pour sa fille Olga. Quant à Malwida, elle avait repoussé le mariage d'Olga Herzen aussi longtemps que possible, prétextant la jeunesse et l'immatunité de sa fille adoptive, mais aussi redoutant le moment où il lui faudrait vivre seule. C'est après le mariage, à l'occasion duquel Nietzsche offrit aux mariés une composition musicale joliment intitulée « Monodie à deux », que Malwida, après une tentative manquée de s'installer à Bayreuth près de Richard et Cosima Wagner, décida de s'établir à Rome.

Ces années 1870 et 1880 sont dominées, dans l'existence de Malwida, par les contacts étroits avec le cercle de Bayreuth, qui lui donneront l'occasion de faire connaissance avec Nietzsche, en mai 1872, lors de la cérémonie de pose de la première pierre du Théâtre des Festivals de Bayreuth. Durant la décennie suivante, Malwida sera une des amies et correspondantes les plus importantes du philosophe. Les nombreuses lettres de Nietzsche à Malwida sont des documents essentiels, dans lesquels il se livre à cœur ouvert. Les épisodes les plus connus sont le séjour à Sorrente en 1876-1877, organisé par Malwida, qui rapproche pendant plusieurs semaines, pour un conclave littéraire et philosophique entré dans la légende, Frédéric Nietzsche, Paul Rée, Malwida von Meysenbug et un étudiant de Nietzsche à Bâle, Albert Brenner. De ce séminaire de Sorrente sortira la première partie d'*Humain, trop humain*. Le chapitre suivant le plus célèbre est la rencontre entre Lou von Salomé, Paul Rée et Friedrich Nietzsche, à Rome, en 1882, sous l'égide de Malwida von Meysenbug. Dans cette histoire qui constitue un des chapitres les plus connus de l'histoire intellectuelle du XIXe siècle, un des plus romanesques aussi, mainte fois traité, y compris au cinéma, deux femmes que tout opposait se rencontraient. Lou, dans le rôle de femme émancipée et de femme fatale, Malwida, dans celui d'égérie maternelle qui se voulait protectrice. Je rappelle que c'est grâce à Malwida – à cause d'elle, si l'on veut – que Lou était venue à Rome : Gottfried Kinkel, devenu professeur d'histoire de l'art à l'Université de Zurich, avait recommandé Lou à son ancienne amie londonienne Malwida et celle-ci avait aussitôt conçu une grande estime et une vive sympathie pour Lou, qu'elle avait souhaité faire rencontrer à Nietzsche et à Rée.

C'est, je l'ai déjà dit, à Versailles, dans la maison appelée « Villa Amiel » par Gabriel Monod, dont la tradition familiale protestante avait des attaches genevoises, que Romain Rolland fut présenté à Malwida, dans l'été 1889, quelques semaines avant son départ pour Rome.

Grâce aux récits de Malwida, puisés dans les souvenirs d'une existence si chargée en événements et en rencontres exceptionnels, Romain Rolland, pétri de savoir scolaire et universitaire, mais qui avait encore beaucoup à découvrir, surtout dans le domaine de ce qui était à l'époque l'avant-garde artistique et intellectuelle européenne, put élargir considérablement l'horizon de sa culture, mais sans pouvoir franchir les limites qui étaient celles de Malwida elle-même. « Je ne connaissais à cette date [en 1890] rien de Nietzsche, écrit-il dans ses *Mémoires*, que quelques mots de Malwida, qui n'avaient point retenu mon attention. 'L'idéaliste' avait pourtant été son amie, et Nietzsche lui avait montré plus de clairvoyante affection et de respect que l'égoïste Wagner, qui jugeait les gens d'après le degré d'admiration aveugle et les services que lui et son art en pouvaient attendre. Et cependant Malwida tenait plus compte de celui des deux qui tenait d'elle le moins de compte ; et docilement, selon la consigne de Bayreuth, elle appréciait Nietzsche en fonction de servant du temple : dès l'instant qu'il s'en était écarté, elle l'écartait de sa pensée. Il la gênait. Elle admirait *L'Origine de la tragédie*, mais elle jetait le manteau sur les écrits qui avaient suivi ; elle attribuait à la maladie tout le génie du Dionysos déchaîné. « Et c'est pourquoi je n'en connus rien avant que, rentré de Rome à Paris, deux ans plus tard, j'aie reçu, par un article décoloré de la *Revue des Deux Mondes*, le reflet d'airain du *Zarathoustra*, - le rugissant écho du 'lion qui rit'... »⁶

Romain Rolland doit à Malwida bien plus qu'une connaissance plus intime de Wagner, complétée par le pèlerinage commun à Bayreuth, dans l'été 1891 (à Munich, Malwida avait tenu à introduire Romain Rolland dans la villa atelier de son illustre ami le peintre Lenbach, le portraitiste de toutes les célébrités de son temps). Il doit à sa maternelle amie d'avoir eu le courage, voire la témérité, de rompre

⁶ *Mémoires*, p. 106.

avec la carrière universitaire pour n'avoir plus d'autre ambition que la carrière littéraire. « Je me jugeai libre de rompre avec l'université, écrit Romain Rolland. Mais ma famille poussa les hauts cris. Et elle chercha appui auprès de Gabriel Monod. »⁷ La situation ne manquait pas de piquant : d'un côté, Malwida encourageait Romain Rolland à se consacrer à ses projets littéraires, elle lui demandait de lui lire à haute voix ses manuscrits (ce qui lui évitait de fatiguer ses yeux très affaiblis), elle chantait les louanges d'*Orsino*, la pièce renaissanciste à laquelle Rolland travaillait. Elle arrachait l'élève de l'École française du Palais Farnèse à son milieu académique et l'introduisait dans le salon de Laura Minghetti. – Et de l'autre, Gabriel Monod, qui était en quelque sorte le gendre de Malwida von Meysenbug, était appelé par la famille Rolland à jouer le rôle de rempart contre l'influence de Malwida.

Monod lui-même avait une position ambiguë. D'un côté, il exhortait Romain Rolland à se consacrer au mémoire exigé des élèves de l'École française de Rome, il l'incitait à entreprendre la thèse de doctorat qui lui permettrait d'être candidat à un poste universitaire, mais de l'autre côté, il recevait les lettres de Malwida qui lui vantait le talent littéraire de Rolland, il lisait lui aussi le manuscrit d'*Orsino* et lui trouvait de grandes qualités.

Sa dette envers Malwida von Meysenbug, Romain Rolland l'a résumée dans l'article publié le 6 mars 1926 dans *La Sentinelle*, à La Chaux-de-Fonds : elle lui avait donné, écrit-il, « la clef d'un trésor perdu, — la vieille Allemagne [que] beaucoup de modernes Allemands ignorent, de même que notre 'Foire sur la place' de Paris ignore la vraie France [...], l'intime parenté de la vraie France et de la vieille Allemagne. Symbole vivant de cette parenté de sang : — Schulz, l'ami de Jean-Christophe (dans la Révolte), le septuagénaire au cœur d'adolescent, est fait pour une moitié, de mon grand-père maternel, de Bourgogne nivernaise, — et pour l'autre moitié, de Malwida. Et je défie bien le lecteur de les distinguer l'un de l'autre ! »⁸

Ces formules, on les retrouve dans *Le Voyage intérieur*, dont une trentaine de pages particulièrement lyriques et émouvantes, au chapitre

⁷ *Mémoires*, p. 114.

⁸ *La Sentinelle*.

intitulé « Les Amies », sont consacrées à Malwida von Meysenbug. La relation affective extraordinairement intense de Romain Rolland avec la vieille dame de la via della Polveriera, sur qui il reportait les sentiments d'un petit-fils, fait songer à celle du narrateur avec sa grand-mère dans *À la recherche du temps perdu*. Au même moment, Romain Rolland échangeait une correspondance assidue avec sa mère.⁹

Jusqu'ici, j'ai parlé des relations entre Malwida et Romain Rolland d'après les textes autobiographiques de Rolland. Mais on trouve aussi, dans la suite des *Mémoires d'une idéaliste* de Malwida von Meysenbug, qui s'achèvent autour de 1875, dans *Le Soir de ma vie*, publié en 1898, couvrant la période postérieure (que nous citerons ici dans la traduction française publiée avec une préface de Gabriel Monod en 1908), un tableau très suggestif de ces deux années romaines durant lesquelles Romain Rolland et Malwida se voyaient au moins une fois par semaine et s'écrivaient beaucoup, surtout pendant les vacances.

« Parmi les élèves de Monod que je connus chez lui, écrit Malwida von Meysenbug, il y en avait un qu'il me recommanda tout particulièrement ; il devait en effet, à la suite de brillants examens de sortie de l'École normale, passer deux ans à Rome à l'École française d'histoire et d'archéologie. Entre autres, il avait des dispositions remarquables pour la musique. [...] Le plus aimablement du monde, [il] mit son talent à ma disposition. Pendant des heures entières, j'entendis de nouveau résonner chez moi les harmonies de Mozart, de Bach, de Beethoven, de Wagner [...]. Chez ce jeune Français, je retrouvai ce même idéalisme, cette même hauteur d'aspirations, cette même intelligence profonde de toutes les grandes manifestations intellectuelles que j'avais trouvés déjà chez des hommes supérieurs de nationalité différente. [...] Je remarquai aussi peu à peu les dons exceptionnels de mon jeune ami, [...] à la lecture d'un poème dramatique de lui. [...] De tout temps, je m'étais vivement intéressée au drame historique. » À la fin de cette évocation de son amitié avec

⁹ *Cahier Romain Rolland*, 6, 1954, *Printemps romain. Choix de lettres de Romain Rolland à sa mère (1889-1890)*, Paris, Albin Michel. *Cahier Romain Rolland*, 8, 1956, *Retour au Palais Farnèse. Choix de lettres de Romain Rolland à sa mère (1890-1891)*, Paris, Albin Michel.

Romain Rolland, publiée en allemand en 1898 (Malwida von Meysenbug avait alors 82 ans), Malwida ajoute un poème dédié à l'auteur d'*Orsino*, dont je citerai quelques vers :

« Da erklangen mit eins Harmonien wie Grösse von Oben
Alors des harmonies résonnèrent comme des saluts venus d'en haut
Und ich lauschte und lauschte in Andacht versunken,
Et toute recueillie, j'écoutai, j'écoutai,
Deine Hand war's, mein Freund, die jene Klänge entlockte
Und mit herzlichem Dank mich Dir in Freundschaft verband ;
C'est de ta main, ami, que sortirent ces notes,
*Merci, car ils m'unirent à toi de sincère amitié. »*¹⁰

Romain Rolland évoque en ces termes, dans *Le Voyage intérieur*, les relations épistolaires qui suivirent son départ de Rome en 1891 : « Une autre intimité d'esprit succéda [aux relations nouées à Rome] : celle de la correspondance. Pas un dimanche ne s'écoulait, sans je visse arriver la grande enveloppe bleue, couleur de violette, qui me portait les quatre ou les huit feuilles couvertes de la claire écriture, haute et droite, bien alignée, et sans que j'y réponde de la mienne, enfantine et hâtive, enthousiaste, emportée, raturée. La première de ses lettres est du 31 janvier 1890. La dernière, du 27 février 1903. [*en note* : Elle mourut le 26 avril 1903]. C'est donc environ six cents lettres d'elle que j'ai reçues. Autant de moi, qu'après sa mort on m'a rendues. [*en note* : Je les ai conservées et classées : on les publiera, si l'on veut, après moi.] Ces entretiens éclairent toute la période de mes débuts littéraires et de mes premières luttes – les plus âpres : car l'épreuve n'avait pas encore eu le temps d'user les révoltes orgueilleuses de ma jeune intranquillité. »¹¹

Les chiffres donnés par Romain Rolland sont légèrement inférieurs à la réalité. À Weimar, aux Archives Goethe et Schiller, où est conservé le fonds le plus important des manuscrits de Malwida von Meysenbug (l'autre fonds est celui des Archives du Land de Rhénanie du Nord – Westphalie à Detmold), on peut consulter ces nombreuses boîtes et chemises de manuscrits. La dernière lettre de Romain Rolland

¹⁰ *Le Soir de ma vie*, p.305-313

¹¹ *Le Voyage intérieur*, p.160.

à Malwida porte le numéro 719. Elle est datée du 22 avril 1903. Malwida vivait ses dernières heures. La lui a-t-on encore lue ? Rolland écrit :

« Je sais combien vous souffrez et que pourtant vous pensez à moi. Pour moi, je ne cesse de penser à vous et je sais que rien ne peut séparer, ni éloigner des âmes qui s'aiment vraiment. Ce qui est éternel est éternel. Rien n'a prise sur lui.

Je vous embrasse de toute ma tendresse profonde et infiniment reconnaissante pour tout le bien que m'avez fait par votre chère affection et par la noblesse héroïque de votre être.

Votre ami qui vous aime.

Romain Rolland. »

Sur cette page, Romain Rolland a ajouté une note manuscrite : « Il existait d'autres lettres écrites par moi à Malwida, en avril 1903, jusqu'aux derniers jours de sa vie. Mais on ne me les a pas rendues. »

Cette lettre n° 719 ne figure pas dans le premier *Cahiers Romain Rolland : Choix de lettres à Malwida von Meysenbug*, établi par Marie Romain Rolland, avant-propos d'Edouard Monod-Herzen, publié chez Albin Michel en 1948. Ce volume comprend 327 pages. Il serait beaucoup plus épais si l'on avait publié l'intégralité des lettres, car les manuscrits de Romain Rolland conservés à Weimar représentent au moins deux mille feuillets. Il serait encore plus volumineux si l'on avait aussi publié l'intégralité des lettres de Malwida à Romain Rolland. Les éditeurs de ce choix de lettres publié en 1948 n'avaient publié que les lettres de Rolland, privilégiant la lisibilité du texte, élaguant les passages qui eussent exigé des notes explicatives, supprimant aussi des passages, voire des lettres entières dont le contenu était sans doute considéré comme anecdotique ou, peut-être, gênant pour l'image que l'on souhaitait donner de Romain Rolland. Les Archives Goethe et Schiller de Weimar conservent 734 lettres de Malwida von Meysenbug à Romain Rolland. Ce qui représente autour de quatre mille feuillets manuscrits, car les lettres de Malwida étaient souvent fort disertes.

À la mort de Malwida von Meysenbug, en avril 1903, Olga Monod-Herzen avait hérité de ses archives et de ses manuscrits. Plus

tard, elle devait confier l'essentiel des manuscrits littéraires et quelques ensembles de correspondances à Berta Schleicher, l'éditrice des Œuvres de Malwida von Meysenbug, dans les années 1920 et 1930. Certains dossiers avaient été classés et annotés par Gabriel Monod. Romain Rolland avait demandé à récupérer ses lettres à Malwida ; il les relira et les corrigera par endroits, avant de les confier à Berta Schleicher, lorsque cette dernière aura formé le projet d'une publication de cette correspondance. N'étant pas un expert des manuscrits de Romain Rolland, je n'ai pas pu analyser les nombreuses corrections et ratures que l'on trouve dans les lettres de Romain Rolland (les lettres de Malwida, elles, ne comportent pratiquement aucune correction ni rature) ; j'ai pu constater aussi que de nombreux passages des lettres de Romain Rolland avaient été découpés et ainsi dérobés à la postérité... Il m'a semblé que les corrections et ratures étaient de la main de Romain Rolland lui-même ; les unes datant du premier jet, les autres, sans doute de la relecture menée à bien au début des années 30 (il faut ajouter que les archives de Weimar conserve un inventaire manuscrit minutieux et une concordance chronologique établis par Romain Rolland, qui témoignent du grand soin qu'il apporta au classement de cette correspondance). J'ai noté que les lettres de Romain Rolland conservées à Weimar révèlent des coupures de morceaux entiers du papier, qui ont mutilé les manuscrits. Il m'a semblé que certains passages relatifs à Clotilde et à la famille Bréal, pendant la période de la rupture et du divorce, mais aussi relatifs aux opinions politiques de Romain Rolland, avaient été de la sorte censurés.

En 1932 fut publié en traduction allemande (je dis bien en traduction, car toutes les lettres de Malwida à Romain Rolland furent écrites en français) le volume *Ein Briefwechsel 1890-1891*, lettres de M. von Meysenbug et de R. Rolland, trad. du français par Berta Schleicher, introd. de Romain Rolland (« Dankgesang : Erinnerungen an Malwida ») trad. par Axel Lübke, Stuttgart, Editions J. Engelhorn Nachf. Depuis 1925, Berta Schleicher avait pris contact avec la Landesbibliothek de Weimar en vue du dépôt des archives et manuscrits de Malwida von Meysenbug. Plusieurs dépôts eurent lieu en 1926, 1939 et 1940. Romain Rolland avait envisagé de déposer également ses lettres à Malwida à la Landesbibliothek de Weimar, mais il se

ravisa après 1933, en raison des circonstances politiques. C'est en 1978 et 1980, l'époque de la RDA, que Marie Romain-Rolland fera don de ces lettres au Goethe-und Schiller-Archiv de Weimar.

J'étais à Weimar, au début du mois dernier et pendant une semaine, j'ai pu quotidiennement progresser dans la lecture et la transcription des extraits les plus intéressants de cette correspondance. On s'habitue vite à l'écriture des deux correspondants, ce qui est chose aisée, car l'écriture de Romain Rolland est particulièrement lisible et régulière et Malwida von Meysenbug, dans ces lettres à son ami français, n'utilise jamais la *Kurrentschrift*, que nous appelons « écriture gothique » et qui est quelquefois difficile à déchiffrer dans d'autres manuscrits de Malwida.

Je ne voudrais lasser votre patience en entrant dans tous les détails de cette correspondance. Les notes abondantes que j'ai rapportées de Weimar, fourmillent de détails passionnants, parfois peu connus.

Je me bornerai ce soir à l'un des thèmes centraux de cette correspondance, l'affaire Dreyfus. Cette lettre de Romain Rolland du 21 janvier 1895, non publiée dans le *Cahiers Romain Rolland I*, nous montre, à la veille de son vingt-neuvième anniversaire, un homme meurtri, amer, en plein désarroi :

« Je suis seul, absolument seul, sauf de votre côté, à vous qui m'avez d'abord deviné, — et du côté de Clotilde, qui de jour en jour se mêle plus intimement à ma vie. Même Suarès ss'est — artistiquement — bien éloigné de moi. Cela est malheureux. Que faire sans point d'appui ? — Le bilan dramatique des dernières années : Richepin (Par le glaive. Vers la vie) ; Pailleron (Cabotins) ; Sardou (Gismonda) ; Coppée (Pour la couronne), et le succès triomphal de ces rapsodies m'enlève tout espoir de réussir, même ce que j'ai écrit de plus détestable.

Mes sentiments à l'égard de la Foule changent aussi bien en art, qu'en politique. Ma République s'en va toujours plus de mon cœur ; et rien ne vient à la place ; car si je n'aime plus guère la liberté, au moins je hais franchement empires et royautés. Je ne crois plus au Peuple, je ne crois qu'aux héros.

Périer a été assez puni par l'opinion pour que j'en reparle. Sa lâcheté aura porté un coup terrible à son parti. On voit bien que l'argent est aussi funeste aux hommes d'action qu'aux artistes. Il est bien difficile d'être un grand homme quand on a des millions.

Bien d'autres événements m'ont écœuré ces derniers mois. Quoique je n'aie aucune sympathie pour Dreyfus (sa figure est trop ingrate), et à supposer même qu'en ce procès obscur, la sentence fût juste, — j'ai au moins autant de mépris pour ses bourreaux que pour lui-même. Jamais la férocité de la foule ne s'est montrée d'une façon plus odieuse. Il est vrai qu'à chaque exécution, il se trouve toujours des monstres pour applaudir à la tête qui tombe. »

Ici, une main, sans doute celle de Romain Rolland a corrigé le passage « sa figure est trop ingrate », rendant illisible un mot pour le remplacer par « ingrate » ; un peu plus loin, dans le passage « j'ai au moins autant de mépris pour ses bourreaux », *au moins* a été souligné à l'encre noire, une autre encre que celle de la lettre originale.

La lettre du 29 mai 1895, également absente du *Cahiers Romain Rolland I*, fait état des accusations d'antisémitisme qui ont été portées contre Romain Rolland et dont il se déclare très affecté.

En mai 1899, dans une autre lettre non publiée, Romain Rolland s'attarde sur le thème de la diversité des races humaines et parvient à ces conclusions : « Cela n'empêche pas que nous soyons tous des citoyens de la vieille Europe, - mais pas au même degré. Les Latins le sont bien plus que les Germains, et les Germains que les Slaves, et les Slaves que les Israélites : car il y a bien longtemps que les premiers sont européens, au lieu que les derniers ne sont en train de le devenir que depuis un siècle. Je suis certain qu'un Juif n'aime pas l'Europe et la civilisation européenne comme nous, Français ou Allemands, nous l'aimons ; il ne la comprend même pas bien. Est-ce à dire qu'il y ait une différence essentielle entre les uns et les autres ? Non, mais une différence actuelle. »

Voilà quelques échantillons des documents inédits que l'on retrouve dans la correspondance de Romain Rolland et Malwida. Rien de sensationnel, rien qui oblige à modifier les jugements que permettaient déjà de porter les lettres publiées. Mais ces lettres inédites appor-

tent des éclairages parfois crus sur l'état d'esprit de Romain Rolland à l'époque de l'affaire Dreyfus. C'est, je l'ai signalé, dans ces lettres que l'on trouve le plus grand nombre de passages corrigés, raturés ou même coupés aux ciseaux. Au moment où Romain Rolland préparait la publication allemande d'un choix de cette correspondance, le contexte historique et les positions personnelles de Romain Rolland avaient très profondément changé. Pour mesurer l'ampleur de ce changement, il suffit de lire cette lettre à l'éditrice des Œuvres de Malwida von Meysenbug, Berta Schleicher, envoyée de Villeneuve, le 11 novembre 1931. « Gandhi nous laisse toujours en suspens pour la date exacte de son arrivée ; mais ses dernières nouvelles, reçues hier, nous l'annoncent pour la seconde moitié du mois. [...] Dans ces conditions, il me faut vous prier de vouloir bien remettre votre voyage en Suisse au mois prochain. Nous risquerions, ce mois-ci, d'être troublés dans notre (ou plutôt, votre) travail. »¹² Le travail dont parle ici Rolland, c'est celui du classement et du choix de ses lettres envoyées à Malwida. Il est vrai que le recueil publié en 1932 en traduction allemande ne couvre que les années 1890 et 1891 et que, durant cette première phase de leurs relations, Rolland et Malwida n'abordaient pas de sujet délicat, ni du point de vue biographique, ni du point de vue politique.

On comprend beaucoup mieux les déclarations de Romain Rolland, durant l'affaire Dreyfus, si l'on prend soin de les replacer dans leur contexte, qui est celui d'un échange épistolaire avec Malwida von Meysenbug. Celle-ci fut une dreyfusarde convaincue. D'abord par fidélité envers Gabriel Monod. Dès le 29 novembre 1893, elle écrit à Romain Rolland : « Je suis toujours de tout cœur avec ceux qui luttent franchement contre la saleté immorale de cette fin de siècle. » Mais aussi, on peut le dire *sine ira et studio*, parce que la condamnation des mauvaises mœurs de la Troisième République était une position facile, pour ne pas dire confortable, de la part d'une libérale allemande établie à Rome. Dans les réactions de Romain Rolland aux lettres de Malwida, on sent la susceptibilité à fleur de peau d'un patriote français qui souffre de voir fustiger aussi vertement l'Église, l'armée, la justice et

¹² *Cahier Romain Rolland 19, Gandhi et Romain Rolland*, Paris, Albin Michel, 1969, p. 270.

le gouvernement. Cette susceptibilité est d'autant plus vive que Malwida ne se prive pas, à la même époque, de chanter les louanges du Kaiser Guillaume II, dont la politique lui paraît pleine de promesses pour l'Europe. Elle lui écrit par exemple de Rimini, le 9 septembre 1894 : « Avez-vous lu le discours de Guillaume II à Königsberg ? Il y a de la grandeur dans cet homme. »¹³ Ou bien, le 15 février 1895, de Rome : « Avez-vous lu dans le *Figaro* un article sur une conversation d'un des collaborateurs avec l'empereur Guillaume où celui-ci aurait déclaré que son principal désir et but était l'union de l'Allemagne et de la France ? S'il pouvait achever cela, il serait grand et l'Europe serait peut-être sauvée. »¹⁴ Ou encore le 3 avril 1896, à la suite d'une soirée littéraire à l'Ambassade d'Allemagne, chez les von Bülow, en compagnie du comte von Moltke, au cours de laquelle a été lu par des acteurs un acte du drame historique de Wildenbruch consacré à Canossa. « Cela m'a été une preuve que l'idéalité n'est pas encore morte en Allemagne. [Moltke] est l'ami intime de Guillaume II et je lui ai dit que c'est une consolation de savoir un homme tel que lui à côté de l'empereur. Et en effet cela promet pour l'avenir de l'Allemagne si des hommes tels que lui, Bülow et le comte Eulenberg, tous trois étroitement liés, [sont] appelés à agir au centre du gouvernement. »¹⁵

Durant ces années où Bernard von Bülow est ambassadeur à Rome, Malwida von Meysenbug lui voue une confiance aveugle. Au lendemain de la mort de sa fidèle domestique Trina, dont le nom est familier aux connaisseurs de Nietzsche, puisque Trina était présente à Sorrente en 1876-1877, Malwida est allée s'installer pour quelques jours à la Résidence des von Bülow, au Palais Caffarelli. De là, toute enchantée de l'hospitalité qui est lui accordée, elle écrit à Romain Rolland : « Bülow est un homme de cette ancienne belle culture allemande du temps de Goethe [*sic*] et des Humboldt à laquelle appartenait son père et qu'il a donnée à ce fils. Il est aristocrate et monarchique, mais il ne recule devant aucune idée large et libre qui fait marcher l'humanité dans des voies de justice vers des buts élevés. »¹⁶

¹³ Lettre n° 408, Fonds GSA 116 / 213b.

¹⁴ Lettre n° 431, Fonds GSA 116 / 213b.

¹⁵ Lettre n° 487, Fonds GSA 116 / 213b.

Il arrive aussi à Malwida de parler de manière déplacée. Ainsi dans cette lettre du 24 janvier 1895 : « Il [Dreyfus] est probablement coupable et son excuse était en même temps un aveu et absurde, car les Allemands, même s'ils ont pris les siens, ne lui auraient pas livré des documents importants. Chez Bülow, où il en était question, on disait aussi qu'on n'avait qu'à voir sa figure pour le condamner. [...] Qu'il ne s'est pas tué quand son général lui a donné le revolver, avant de soumettre à cet abaissement, cela le condamne à mes yeux plus que toute autre chose. »¹⁷

L'Affaire revient au premier plan des lettres de Malwida à Rolland à partir de novembre 1897. Désormais, Malwida est entièrement placée sous l'influence de Gabriel Monod, dont elle adopte sans réserve les jugements et les positions. Elle écrit à Romain Rolland le 12 novembre : « Monod a produit un grand émoi avec sa belle lettre sur l'affaire Dreyfus, non seulement en France, mais aussi en Italie et en Allemagne. [...] Il est à craindre qu'en haut on n'aura pas le courage de reprendre le procès et cela, pour moi, semble une preuve très significative qu'il y a des raisons occultes pour lesquelles on *crain*t de trouver l'innocence de D. [...] »¹⁸ Le 26 novembre 1897 : « [...] Surtout ce sont les louanges que les journaux allemands lui prodiguent qui nuisent [à Monod], paraît-il, en France. [...] Probablement on dira qu'il a reçu de l'argent du parti juif, mais qui croira une chose pareille d'un homme comme Monod ? Et est-ce que cela pourrait ébranler sa position ? Ce serait alors la preuve que le vrai coupable serait le gouvernement, comme d'ailleurs cela devient de plus en plus clair pour moi. »¹⁹

Le 3 décembre 1897 : « L'affaire Dreyfus traîne en long et me prend beaucoup de mon temps car je ne peux résister à lire tout ce qui y a rapport dans les journaux et j'ai un désir passionné qu'il soit trouvé innocent. Si corruption il y a dans l'armée, il vaut pourtant mieux qu'elle soit mise à découvert. [...] Le vice couvert dans une partie de

¹⁶ Lettre n° 500, Fonds GSA 116 / 213b.

¹⁷ Lettre n° 427, Fonds GSA 116 / 213b.

¹⁸ Lettre n° 565, Fonds GSA 116 / 213b.

¹⁹ Lettre n° 567, Fonds GSA 116 / 213b.

la société ne sauve pas la vertu de l'autre. »²⁰ Le 10 décembre : « Cher ami, je suis bien désappointée par M. Scheurer-Kestner [...]. S'il n'avait pas des preuves foudroyantes en main, il ne fallait pas entreprendre la campagne et réveiller toutes ces mauvaises passions ; cela, même la vie d'un homme ne le vaut pas. Monod est encore de l'avis que Kestner doit avoir de bonnes raisons pour se taire encore [...]. Mais cela restera comme une tache noire dans l'histoire française. Pensez que la reine d'Italie, peu de temps après son retour d'Allemagne, a dit [...] qu'elle est sûre de l'innocence de Dreyfus ! Zola se réhabilite tout à fait chez moi. »²¹

Le 24 décembre 1897 : « Cette fin de siècle est attristante. C'est la lâcheté qui en est le trait caractéristique. Par exemple Monod sait plus d'un de ces messieurs haut placés qui sont aussi convaincus de l'innocence de Dreyfus que lui, mais qui n'osent pas se prononcer et attendent la tournure que prendra la chose. [...] Si j'étais le colonel Picquart, je sacrifierai [*sic*] mon avenir, je sortirai [*sic*] de l'armée et puis je jetterai [*sic*] la pleine lumière sur l'abominable affaire et ces juges ignobles. »²² Le 7 janvier 1898 : « Ah mon Dieu quel manque d'hommes ! Non, les femmes ne seront pas aussi lâches si elles entrent une fois en action. »²³

Puis, le 13 janvier 1898, Malwida von Meysenbug écrit encore cette épître enflammée à Romain Rolland, poussant à bout la patience de son ami parisien : « Cher ami, Je suis tout aussi agitée des affaires de Paris que vous pouvez l'être. Ce qui se passe est abominable et si une forte protestation ne s'élève pas, je crois aussi que la France est perdue, que la corruption morale est tellement pénétrée dans les masses qu'elles ne comprennent même plus ce qui est bien, ce qui est mal. La farce [*sic*] du dernier procès Esterhazy est au-dessous de chaque critique. Hier j'avais écrit une lettre à Picquart que je voulais vous envoyer pour la lui faire parvenir. Mais cette nuit une dépêche d'Édouard [Monod] et puis ce matin les journaux nous ont appris son

²⁰ Lettre n° 568, Fonds GSA 116 / 213b.

²¹ Lettre n° 569, Fonds GSA 116 / 213b.

²² Lettre n° 571, Fonds GSA 116 / 213b.

²³ Lettre n° 573, Fonds GSA 116 / 213b.

arrestation. [...] Mais Zola – gloire à lui ! je lui pardonne tous ses romans car le courage moral qu’il montre efface tous ses péchés littéraires. Dans ce moment arrive une pétition pour que Monod, l’abbé Duchêne et tous les Français la souscrivent pour demander la révision du procès. J’espère que vous la signerez aussi. Je voudrai [*sic*] être française dans ce moment pour la signer cent fois. Quelle absurdité de dire que l’honneur de la France sera compromis si on attaque les autorités ! »²⁴

Le 18 janvier 1898, Malwida von Meysenbug envoie à Romain Rolland une lettre adressée à Zola que Rolland est prié de faire suivre. Sans doute Rolland la garda-t-il sous le coude, car cette lettre se trouve toujours dans les archives des lettres reçues de Malwida.²⁵ Alors suit, en date du 27 juin 1898, une lettre écrite sur un ton tout à fait inhabituel dans la correspondance entre Malwida et Rolland : « Je regrette que vous ne m’approuvez pas d’avoir écrit à Zola, moi je l’ai fait parce que mon cœur m’y poussait et je ne le regrette pas. D’ailleurs dans des cas importants je n’ai jamais agi pour être approuvée même des êtres les plus chers, mais uniquement lorsque ma conscience m’approuvait et je regarde sans remords aucun sur mes 80 ans, car même ayant dû agir étant désapprouvée par mes proches, j’ai toujours eu la joie de les voir venir après à moi en me donnant en silence raison. Je regarde cet excès de catholicisme et antisémitisme comme une tache honteuse sur notre fin de siècle et si je peux encore élever la voix contre, je le ferai. »²⁶

J’arrêterai ici ma lecture de la correspondance inédite de Romain Rolland et Malwida von Meysenbug. Si je ne me trompe, aucun des documents que j’ai cités, relatifs à l’affaire Dreyfus, n’a encore été publié. Ils vous permettront de mesurer l’exceptionnel intérêt de cette correspondance pour toute la période de 1890 à 1903. Ayant choisi d’insister ce soir sur l’affaire Dreyfus, je n’ai pas pu passer en revue les très nombreux autres chapitres passionnants de cette correspondance. Les jugements sur Nietzsche et sur Wagner, les indications histori-

²⁴ Lettre n° 574, Fonds GSA 116 / 213b.

²⁵ Lettre n° 575, Fonds GSA 116 / 213b.

²⁶ Lettre n° 576, Fonds GSA 116 / 213b.

quement précieuses sur André Suarès, la discussion sur l'idéalisme, sur la religion et la mystique, les opinions sur les grands événements contemporains, sur la guerre de libération nationale des Grecs, sur le massacre des Arméniens, sur la guerre des Boers, sur la vie politique italienne et, bien entendu, sur les tensions européennes et particulièrement franco-allemandes et la prémonition de guerre généralisée qui hante ces deux esprits. Il faudrait aussi parler plus précisément des jugements portés sur la littérature contemporaine, sur Ibsen, par exemple, que Malwida von Meysenbug a connu à Rome, et qu'elle estime, avec de fortes réticences, tandis que Romain Rolland l'admire beaucoup.

La chronique de ses petits succès et de ses grands échecs parisiens que tient Romain Rolland dans ses lettres à Malwida complète notre connaissance de sa biographie. On mesure dans ces lettres à quel point il souffrait, durant ces années, de ne pas être encore parvenu à s'imposer, de passer la trentaine sans avoir encore trouvé d'éditeur pour certains manuscrits, ni de théâtre pour certaines pièces auxquels il tenait particulièrement. On se rend compte aussi que, durant cette période de sa vie, Romain Rolland était un « homme difficile », pour parler comme Hofmannsthal, *ein Schwieriger*, dont la fierté, l'exigence esthétique et morale, mais aussi certaines contradictions, contraignaient la carrière. C'est justement parce qu'elle nous montre le jeune Romain Rolland dans toute sa fragilité, sa richesse et sa complexité, sa généreuse affection et son ombrageuse susceptibilité, que cette correspondance est si précieuse.

Permettez-moi, en conclusion de cette conférence, de former le vœu qu'une nouvelle édition intégrale et commentée de la correspondance de Romain Rolland et Malwida von Meysenbug soit mise en chantier. Il s'agit véritablement d'un des ensembles documentaires les plus importants de l'histoire intellectuelle européenne. L'éminente qualité littéraire de ces lettres fait de la correspondance de Romain Rolland et Malwida von Meysenbug un des grands monuments de cet art et de cette culture de la correspondance, de la conversation épistolaire, qui font honneur à la République des lettres européenne.

Bibliographie des ouvrages et articles consultés

Sources :

- 1898 : *Der Lebensabend einer Idealistin*, Berlin-Leipzig, Schuster & Loeffler.
- 1908 : *Le Soir de ma vie. Suite des Mémoires d'une idéaliste*, préface de Gabriel Monod : « La Fin de la vie d'une idéaliste », Paris, Librairie Fischbacher [sans nom de traducteur].
- 1926 : Romain Rolland, « Malwida von Meysenbug », in *La Sentinelle (La Chaux-de-Fonds)*, 6 mars.
- 1926 : Romain Rolland, « Hommage à Malwida von Meysenbug », in *Der Romain Rolland Almanach. Zum 60. Geburtstag des Dichters*, publié en commun par ses éditeurs allemands, Francfort/Main, Rütten & Loening, 1921).
- 1932 : Romain Rolland / Malwida von Meysenbug, *Ein Briefwechsel 1890-1891*, lettres de M. von Meysenbug et de R. Rolland trad. du français par Berta Schleicher, introd. de Romain Rolland (« Dankgesang : Erinnerungen an Malwida ») trad. par Axel Lübbe, éd. par Berta Schleicher, Stuttgart, J. Engelhorn's Nachf.
- 1933 : *Letters of Romain Rolland and Malwida von Meysenbug, 1890-1891*, trad. du français par Thomas J. Wilson, New York, Holt & Co., 1933.
- 1934. Romain Rolland, « Malwida von Meysenbug. Souvenirs de jeunesse », in *Europe* [revue fondée en février 1923 et patronnée par Romain Rolland, publiée aux Éditions Rieder], XXXIV, n° 135, 15 mars 1934, p. 305-335 [la note 1, p. 305, précise : « Ces pages sont un fragment d'un livre de Mémoires inédits, intitulé *Le Voyage intérieur*. Elles ont servi de Préface à l'édition allemande de la Correspondance de Malwida von Meysenbug avec Romain Rolland » cf. plus haut, rubrique 'Publications postérieures à 1903 (œuvres, correspondances)'] : 1932, « Dankgesang : Erinnerungen an Malwida »). Dans *Le Voyage intérieur*, Romain Rolland a repris l'intégralité du texte publié dans *Europe*, p. 141 à 173, ajoutant les p. 160-162 (« Elle ne craignait pas seulement que la jeune compagne... » à « ...Nul ravisseur n'y

atteindrait ») et les p. 172-173 (« Mais je dus reprendre ma route... » à « ... jusqu'à sa mort. »). Références à la nouvelle édition augmentée de 1959, chez Albin Michel, la première édition ayant été publiée en 1942.]

- 1948 : Romain Rolland, *Choix de lettres à Malwida von Meysenbug*, avant-propos d'Édouard Monod-Herzen, Paris, Albin Michel (Cahiers Romain Rolland, vol. 1).

- 1949 : *Correspondance entre Louis Gillet et Romain Rolland. Choix de lettres*, Paris, Albin Michel (Cahiers Romain Rolland, vol. 2).

- 1954 : *Cette âme ardente... Choix de lettres d'André Suarès à Romain Rolland (1887-1891)*, Paris, Albin Michel (Cahiers Romain Rolland, vol. 5).

- 1954 : *Printemps romain. Choix de lettres de Romain Rolland à sa mère (1889-1890)*, Paris, Albin Michel (Cahiers Romain Rolland, vol. 6).

- 1956 : *Retour au Palais Farnèse. Choix de lettres de Romain Rolland à sa mère (1890-1891)*, Paris, Albin Michel (Cahiers Romain Rolland, vol. 8).

- 1956 : Rolland, Romain, *Mémoires*, Paris, Albin Michel (sur Malwida von Meysenbug, p. 94-126).

- 1959 : Romain Rolland, *Le Voyage intérieur (Songe d'une vie)*, nouvelle édition augmentée, Paris, Albin Michel (sur Malwida von Meysenbug, p. 141-173).

- 1959 : *Chère Sofia. Choix de lettres de Romain Rolland à Sofia Bertolini Guerrieri-Gonzaga, I (1901-1908)*, Paris, Albin Michel (Cahiers Romain Rolland, vol. 10).

- 1960 : *Chère Sofia. Choix de lettres de Romain Rolland à Sofia Bertolini Guerrieri-Gonzaga, II (1909-1932)*, Paris, Albin Michel (Cahiers Romain Rolland, vol. 11).

- 1964 : *Fräulein Elsa. Lettres de Romain Rolland à Elsa Wolff*, Paris, Albin Michel (Cahiers Romain Rolland, vol. 14).

- 1972 : *D'une rive à l'autre. Hermann Hesse et Romain Rolland*, Paris, Albin Michel (Cahiers Romain Rolland, vol. 21).

Études :

- Barrère, Jean-Bertrand, « Romain Rolland et Malwida. Les ‘racines’ et le ‘souffle’ », in *French Studies*, vol. IV, avril 1950, n° 2, p. 97-112.
- Duchatelet, Bernard, *Romain Rolland, tel qu'en lui-même*, Paris, Albin Michel, 2002.
- Hooek-Demarle, Marie-Claire, « Un autre ‘Cas Wagner’ : la correspondance Malwida von Meysenbug / Romain Rolland (1890-1903) », in Annegret Fauser et Manuela Schwartz (éd.), *Von Wagner zum wagnerisme. Musik, Literatur, Kunst, Politik*, Leipzig, Leipziger Universitätsverlag, 1999 (Deutsch-Französische Bibliothek, vol. 12), p. 459-474.
- Marielle Kempf, *Romain Rolland et l'Allemagne*, Paris, Nouvelles Éditions Debresse (Au carrefour des Lettres), 1962.
- Krakowski, Ber, *La Psychologie des peuples allemand et juif dans les romans de Romain Rolland*, Toulouse, Imprimerie du Sud-Ouest, 1931 (thèse, Doctorat d'Université, Toulouse).
- Reuter, Martin, *1848, Malwida von Meysenbug und die europäische Demokratieggeschichte. Die Politik einer aristokratischen Demokratin im 19. Jahrhundert*, Kassel, Winfried Jenior, 1998.
- Zweig, Stefan, *Romain Rolland. Biographie*, trad. Odette Richez (Éditions Pittoresques, 1929), révisée par Serge Niémetz, Paris, Belfond, 2000 (*Romain Rolland, der Mann und das Werk*, Francfort/Main, Rütten & Loening, 1921).